

ABONNEMENTS, FRANCE		BUREAUX, 4 bis, Rue d'Orsel, Paris		ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR	
Un an . . . . .	6 fr.	OUVERTS DE 9 H. DU MATIN A 6 HEURES		Un an . . . . .	8 fr.
Six mois . . . . .	3 »	Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur		Six mois . . . . .	4 »
Trois mois . . . . .	1 50			Trois mois . . . . .	2 »

## PAUVRES GAS DES CHEMINS DE FER!...

*Ils sont roulés : leur Grève est dans le siau!...*

CRAPULERIES DU JUGE INSTRUCTIONNEUR DE VIENNE

### Ratichons engueulés à Bondeville!



#### FINIE LA GREVE!

Ils sont roulés les pauvres gas des chemins de fer : roulés à plate couture ! Rincés comme un verre à bière, nom de dieu !

La semaine dernière, je voyais bien que ça allait mal tourner : « Pourvu que ces maudits politicards ne fassent pas aiguiller la grève dans cent pieds de merde !... » que je ruminais.

Mille bombes, ça n'a pas raté ! Et même ça n'a pas été long.

N'étant pas assez marioles pour aller eux-mêmes carrément de l'avant, les pauvres bougres des chemins de fer cherchaient un saint à qui se

vouer : « Si on allait trouver la gouvernance?... Yves Guyot qui est ministre, fera bien quelque chose pour nous ; d'autant plus qu'il a jaspiné en notre faveur dans les temps où il était un simple journaliste.... »

Les politicards ont appuyé sur la chanterelle : « Mais oui, mais oui, allez aux pouvoirs publics.... » Les chameaux savent bien que le temps qu'on passe à ces foutaises ne se ratrape pas.

Or donc, c'est à la reunion de samedi qu'il devait être question d'aller tous en chœur à l'Aquarium.

Vous comprenez, les camaros, l'Aquarium est loin de la place de la République : si les gas se fussent trimballés jusque là-bas, à sept ou huit mille qu'ils étaient, ça eut pu devenir sérieux.

En route ils auraient trouvé des sergots : si bonnes têtes qu'on puisse

les supposer, m'est avis que les bons bougres n'auraient pas empoché les marrons sans essayer de les rendre.

Du coup, grabuge sur toute la ligne, nom de dieu !

C'eut bien été autre chose quand serait venue la réponse du jean-foutre Yves Guyot !

Ah malheur ! Probable qu'ils auraient enfin compris qu'on se foutait de leur fiote jusqu'à la gauche et auraient fait un fouan à tout casser....

Pour éviter ça, on biaisa : « Pas la peine d'y aller en chœur, une petiote délégation suffit.... »

Ainsi fut fait, mille tonnerres !

Turellement, Yves Guyot reçut la petiote délégation selon les règles des grosses légumes ; il les envoya dinguer, et ne prit même pas la peine de leur mâcher les paroles : « Vous n'avez qu'une chose à faire, rentrer en place, ensuite on examinera vos réclamations et on verra... Tant que vous

serez en grève rien peau de balle !...»

Une telle réponse était à prévoir !

Voyons, sacrés loufoques, pourquoi diantre voudriez-vous qu'un ministre vous foute un coup d'épaule, à vous autres sans le sou ?

Il a bien plus de bénéf à se mettre bien avec les Compagnies ; là y a à gratter, on peut y faire son beurre, nom de dieu !

Et il n'a pas été le seul à l'y faire, ce charognard d'Yves Guyot ! Y en a bougrement qui s'y sont graissés les pattes de chouette façon.

Cette dernière quinzaine de grève les Compagnies ont casqué dur : fallait boucher la gueule aux journaloux, les faire taire, afin qu'il n'excitent pas le populo en faveur des grévistes.

Ça a réussi en plein, nom de dieu ! Parmi les grands terche-culs quotidiens on les compte ceux qui n'ont pas débiné les grévistes : à part de rares exceptions, tous étaient contre.

\* \*

Ainsi donc, la grève est dans le siau !

Quelle triste finale, nom de dieu ! ce qu'il y en a des pauvres gas qui vont en pisser des larmes de rage et de sang...

Voilà ou l'on en arrive, à être des gnan-gnans, à n'avoir pas plus de nerf qu'une poule mouillée !

Y a pourtant eu un moment où ça avait l'air de se dérouiller, nom d'une pipe.

Les gas avaient des petites allures chouettes : ils commençaient à manœuvrer en peinars.

De ci, de là, on coupait les fils sur les voies ; les signaux étaient démantibulés ; y a eu des wagons et des locomotives chambardées.....

On parlait d'enlever les rails...

Voilà qui n'était pas trop mouche, mille tonnerres ! Y avait que ça de logique : empêcher les trains de faire leur service.

Sinon, à quoi bon se foutre en grève ?

En voilà-t-y une belle foutaise, que de se croiser les bras, et de refuser de turbiner ! Mais sacrés pochetées, si durant votre croisement de bras tout fonctionne et se bricole comme si rien n'était, véritablement, autant aurait valu pour vous ne pas bouger !

Un truc pareil n'est pas une grève, c'est un chômage, et rien que ça !

\* \*

Voyez-vous, les camaros des chemins de fer, une chose que vous ne saviez pas, c'est que la grève, c'est kif-kif la guerre !

On doit appliquer à l'une, les mêmes raisonnements qu'à l'autre : celui qui a le plus de chance de réussir, c'est celui qui mouche le mieux l'ennemi.

Les jean-foutres de la Compagnie le savaient pour vous, nom de dieu ! Aussi ils vous ont mitraillés à coups de millions...

Et vous êtes restés le bec ouvert, sans savoir quoi foutre !

Ah, si vous aviez été marioles ça n'eut pas trainaillé, nom de dieu ! En une nuit vous auriez été victorieux ; les Compagnies auraient demandé grâce...



### Jaspinages d'un P.-O.

Mardi soir, un vieux camaro qui turbinait à l'Orléans, et que je n'avais pas vu depuis une éternité s'amène à la piôle.

— Eh bien, quoi de neuf ?

— Oh, rien ! Sinon que nous sommes roulés, pire qu'un chapeau d'auvergnat. Tiens, nom de dieu, je suis en rage... ! Ce matin, ainsi que c'était convenu, nous avons radiné aux ateliers. On devait tous rentrer ! La promesse était formelle. C'était si sûr, que les uns avaient apporté leur frichti dans un panier... Nous étions 200, pas un n'est rentré !

A notre arrivée, les ingénieurs étaient là, nous reluquant passer, avec des airs de se payer notre tête ! Quand nous sommes sortis, y avait plus personne, sans quoi... oh oui ! je crois que plus d'un aurait vu rouge...

On va à son établi, le pointeau passe et dit à chacun : « Foulez le camp, quand on aura besoin de vous on vous écrira... »

— Mon pauvre aminche, y a pas qu'à l'Orléans que ce coup est arrivé. Au Nord ça a été kif-kif ; paraît qu'il y en a 324 de saqués, pareil à vous... Et dans les autres Compagnies, ça a bien dû être du même tonneau !

— Tu as raison, mon vieux Peinard, de dire qu'on nous a saqués. Je ne me monte pas le bobèche, nous le sommes. Peut-être que dans la quantité y en aura une demi-douzaine de réembauchés, — mais peu, très peu !... Déjà, même avant la fin de la grève, à ceux qui, hier et avant-hier voulaient rentrer, on tenait le même boniment : « On vous écrira !... »

Ah, c'est bien de notre faute ! C'est les politiciens qui nous ont perdu... Le soir où on a voté la grève à la réunion de l'Avenue de Choisy, j'avais bien voulu foutre mon grain de sel : « Pas de grève des bras croisés... » mais, ouat ! les camaros m'ont coupé la chique, y en avait que pour les beaux phraseurs.

Tiens, le dimanche à Tivoli, y en avait une chiee de députés : le blousard Thivrier, Paulin Méry et une tapée d'autres : « Nous serons à votre tête s'il y a du danger !... » Oui, comptez dessus !

Quand on est sorti, les sergots bousculaient et tamponnaient, eux, finauds, attendaient dans la salle que ça soit déblayé. Ils sont sortis derrière la ligne de sergots, et personne ne les a engueulés, traités de fumistes : les camaros prenaient leurs bourdes pour des paroles d'évangile.

— Ce que tu dis ne m'épate pas... mais, dis-moi, comment ça se manigance à l'Orléans.

— M'en parle pas ! C'est une jésuitière infecte. A côté de l'atelier y a une

chappelle, et pour ce qui est de la cantine, c'est les sœurs qui la tiennent. Oh, elles ne travaillent pas ! Elles sont au comptoir pour surveiller, c'est des bonnes qui font le service, — et les pauvres filles, elles sont bougrement exploitées.

Va, c'est richement combiné pour nous tenir esclaves tout à fait. On vous vend de tout dans les magasins de la Compagnie : linge, frusques, épicerie, bidoche... Tout ! Et tu sais, s'il y a des bricoles à meilleur compte, y en a pas des tas.

Autrefois j'ai bouloté à la cantine, j'en suis revenu : je préférerais aller briffer n'importe où, — si mauvais que ça soit, c'était encore meilleur !...

Avec tous ces ces fourbis, pige où l'on arrive : à la fin du mois, t'as quinze ou vingt balles à toucher ! Quoi foutre avec ça ? C'est la misère !

— Turellement, ça va continuer ! La Compagnie est sûre de son coup maintenant qu'elle a vaincu la grève !

— Comme tu dis, ça va continuer ! Pourtant, nom de dieu, tout à une fin : vois-tu, y a bougrement de haine chez les copains, un de ces jours la grève reprendra, et je te le promets, ça ne sera pas de la gnognotte !



### LA RESUCÉE D'UN PROCÈS

Les camaros n'ont peut-être pas oublié que le 23 Mars dernier, le Père Peinard passait en assises.

La tartine qui avait fait renauder les marchands d'injustice était une babillarde d'un gas de Calais, au sujet de l'Armée, publiée dans le N° 104, daté du 15 Mars.

Le gas n'en pinçant pour la désertion, donnait ses raisons.

Comme des bons bougres peuvent ne plus avoir dans la mémoire la babillarde en question, j'en colle ci-dessous une bonne part. Turellement, je choisis les morceaux qui ont fait le plus rechigner les enjuponnés :

« ..... sous les armes, comme disent les patrouillottes, un gas, entretenant une correspondance avec les gas de son pays, ne flanche pas. Il subit bien des avaries, c'est vrai, mais, sans en avoir l'air, il peut faire de la bonne ouvrage. D'abord, en faisant venir chez un bistrot, ou un pékin quelconque, des imprimés, des journaux, etc... qu'il lui est facile, le soir, de répandre dans le casernement.

Si l'effet de ces lectures, très souvent répétées, ne se produit pas de suite, les trombades, de retour au natal, s'en souviendront ; et puis, on ne sait pas ce qui peut se mijoter dans la caboche d'un pioupiou.

Mais cela est de la gnognotte à côté d'autre chose, y a moyen de faire plus bath. Il n'y a pas à tortiller, il est temps de saper

ferme les dirigeants, surtout à l'armée qui est un de leurs endroits sensibles.

Il ne s'agit pas de crier : « Vive l'insoumission ! Passons la frontière... » puis crever la faim là-bas. et revenir dans son pays se faire pincer comme déserteur.

Je crois, qu'il serait plus chouette d'aller apprendre à manier un fusil, et que, à chaque instant, les canards bourgeois enregistrent la mort d'un Gallifet, voire même d'un simple capi-ton, escoffié par un gas à poil qui aura préféré servir l'Idée sous la capote bleue, qu'au-delà de la frontière.

Hein, Père Peinard, tu vois quelle chiasse il leur prendrait à tous ces salops, et cela sans aucun bobo pour le justicier ! De la prudence, quelques précautions... et à la première occasion favorable : pan !... encore un pan !... à blanc cette fois-ci, — et tout est dit !

Aussi, suppose qu'il se trouve seulement quelques milliers d'anarchos sous les drapeaux, pendant les grandes manœuvres par exemple. Ce serait du guignon s'il ne s'en trouvait pas une cinquantaine ayant à portée de mire, les tripes d'un galonné...

Ca serait, comme tu dis, bath aux pommes !

Et je garantis aux futurs conscrits un rouveau cas de réforme : ce serait, en passant à la toise, de se déclarer anarchos.

*Un gas du groupe la Haine.*

D'après la loi contre la liberté de la presse, si on voulait prendre cette saloperie au pied de la lettre, y a rien dans cette babillarde qui ne puisse pas se dire.

Oui, mais, faut pas confondre, nom de dieu ! La vache de loi dit bien qu'on a le droit complet d'émettre ses opinions... Seulement, ce qu'elle ne dit pas, c'est que pour qu'on ne coupe pas la chique à ce sacré droit, faut qu'il ne foute pas les jean-foutres de la haute à cran.

Turellement, comme le Père Peinard n'a pas pour habitude de faire des mamours à ces brigands de grosses légumes, il lui arrive plus d'avaros que d'autres choses...

\*\*\*

C'est pour ça, que ce jour-là, le copain Mayence, qui était alors gérant du canard, ramassa six mois de clou et cent balles d'amende.

Si on ne lui en foutit pas plus, faut pas croire que ce soit mauvaise volonté : mille dieux, non !

On lui colla la pleine mesure ! C'est ici, ou ça devient écornifistubulissant :

Pour mieux épater les populations, et pour se faire prendre plus au sérieux, les marchands d'injustice ont inventé un tas de manivelles, de trucs, de flambeaux, de binaises et autres chieries, toutes plus mouches les unes que les autres.

Turellement, pour qu'une condamnation soit valable, faut que toutes ces gnoteries soient enfilées à queue leu-leu, et faut pas que l'une arrive de travers ; sinon, macache bono, le jugement ne vaut pas un pet de lapin.

Tout est à refaire, nom de dieu ! C'est la même bassipoire que dans le flanche du petit navire :

*Si cette histoire vous emmerde  
Nous allons la... la... la...  
Nous allons la recommencer...*

C'est foutre bien ce qui est arrivé

pour Mayence : les juges ayant oublié la lecture de je ne sais quel bout de papier, y a rien eu de fait !

Donc, nouveau jugement à la clé !

C'est foutre pas bibi qui trouverait un cheveu à ces fariboles ; je ne demanderais pas mieux que ça repique à perpète : ça ferait des occases pour le copain Faure, ou un autre, de dégoiser quelques chouettes vérités dans une salle de réunion, ousque y a pas de frais d'organisation à faire.

Seulement voilà, ces sacrés birbes ne font pas le repiquage dans la même ville.

Ainsi, pour Mayence, c'est à Versailles que ça se passe, ce jeudi-ci (23 juillet.) C'est la semaine prochaine que je débagoulerai ce qui s'est passé...

Si encore ces sacrés marchands d'injustice avaient eu la bonne idée de nous foutre le voyage à l'œil !... C'eût été chouette : mais non, ils sont trop mufles.



## BABILLARDE VIENNOISE

Le chouette copain qui la semaine dernière, jaspina les crapuleries des charognards de la rousse et de l'injustice, m'expédie quelques uns des tuyaux qu'il avait promis sur le fouille-merde. — Je colle sa babillarde nature.

Vienne, 20 juillet 91

Mon vieux Peinard

Eh ! oui, maboute, nom de dieu, on le serait à moins. Impossible de trouver du turbin, car toutes ces vaches de patrons d'accord avec le fouille-merde Pellenc se sont ligués pour ne pas embaucher.

Crois-tu que je coupe dans les Enquêtes Ah, mince ! alors non ! mais c'était pour avoir le droit de raconter tout ce que je sais que je parlais de cela.

Qué je le fasse un peu le portrait de Pellenc : c'est un gros type barbu, avec des yeux en boules de billard, et l'on peut dire que :

C'est un être faux et féroce  
Grand imbecile et grand buveur ;  
Quand il se met à faire la noce,  
Adieu dossiers et procureur ;

Tu vois d'ici cette gueule.

Mais, il n'est pas heureux le pauvre type ; chargé de famille (quatre gosses à la clé, je crois,) sa paye n'étant pas très élevée, il est forcé de faire des dettes, à telle enseigne que ses créanciers commencent à faire du potin.

Un juge instructeur, empilant le plus qu'il peut, c'est pas trop mouche, hein?...

Un jour, ayant à faire chez un ensoutanné, chef caloïtin de l'église Maurice il radine chez lui : pas de ratichon ! Par contre, il reluque le diner sur la table ; sans s'épater il s'assied, pique dans le plat, et boulotte tout le frichti.

Un autre jour, c'est son proprio, nommé K... qui barbotte quelques milliers de balles. Une plainte est déposée au

Palais d'Injustice, mais contre la remise des termes d'us, l'affaire est enterrée carrément.

Et bien, quoi ? Ce sont les petits profits du métier ! Il faut bien croustiller, nom de dieu.

Et en plus, avoir quelques sous en poche pour faire la noce et jouer à la vaisselle dans les vogues.

Y paraît que c'était rigolboche à celle de Vérenet. Pellenc était en compagnie du procureur de la R. F. : plus pleins que des bouidins, ils faisaient tourner le jeu, en se cramponnant à la baraque pour ne pas se foutre les quatre fers en l'air.

Après ça, fallait s'en revenir ! Car faut au moins une demi heure pour aller à Vérenet. Tu les vois, gagner un gouenot, et s'en revenir en chantant :

*Ben merde, alors, si ta... ta... sœur est malade...*

L'emmerdant, c'est qu'il y a des pauvres bougrés qui attendent qu'on instruisse leur affaire ! Entre autres, deux qui sont au clou depuis bientôt trois mois, et qui n'ont pas encore vu la trombine du fouille-merde. On s'est contenté de leur dire « Vous avez chippé un matelas » puis, plus rien...

Turellement, les gas protestent, mais què que ça fout ! On s'occupera d'eux à l'entrée de l'hiver, quand y n'y aura plus de fêtes dans la campluche, que toutes les fêtes champêtres seront finies et que la rouille de l'automne aura embarbouillé les arbres.

Pourtant Pellenc s'occupe quelquefois : c'est ainsi qu'il fit une instruction contre un type qui était accusé d'avoir aidé une femme à avorter.

Il avait beau fournir un tas de preuves que ce n'était pas vrai, toutes meilleures les unes que les autres : « Ah ! tu ne veux pas dire que oui, fait le fouille-merde, je te ferai passer aux assises quand même. » Et il y passa le gas !

Mais, l'avocat bêcheur fut obligé de lâcher l'accusation en disant que l'instruction avait été mal faite, et qu'il n'y avait aucune charge.

Autre saloperie du Pellenc : dernièrement il fit condamner un pauvre vieux de 82 ans qui n'avait jamais subi de contamination et qui radotait, sous prétexte qu'il avait volé la valise d'un maître d'hôtel.

Il faut bien avoir l'air de s'occuper de temps en temps !

Ah, qu'il voudrait bien monter en grade le salaud ! Mais comme ce n'est pas l'intellect qui étouffe le type, c'est sur le râble des anarchos qu'il cherche à gagner ses galons.

Seulement, y a un cheveu ! Ils n'en pincen guère pour se laisser harponner ; ils sont pareils aux truites, ils savent flairer l'hameçon.

\*\*\*

Y en a long, long, sur le compte de Pellenc, mais faut pas gâter les bonnes choses en s'en foutant une indigestion.

Le plus beau est d'ailleurs réservé pour une autre fois, car il est déjà assez emmerdé comme ça...

Puis ce qui le cramponne, c'est cette bombe ! Tous les jours des copains sont perquisitionnés, d'autres appelés à l'instruction...

Cette bombe l'a rendu maboulé (tout

comme moi), seulement j'en perdrai pas-la jugeotte, tandis qu'il se pourrait bien que sa caboche s'envole définitivement.

Vrai, pitié pour lui ! Voyons, ce n'est pas chouette : pourquoi celui, ou ceux, qui ont fait le coup ne disent pas « C'est moi ? »

Non, c'est pas chouette !

Etant donné les maigres appointements du Pellenc, sa situation de famille, ça serait lui rendre service.

D'autant plus qu'avec une bedaine pareille à la sienne, ce n'est pas de ces plus commodes de se trimballer un peu partout.

Mais non, y aura rien de fait !

Aussi, comme il faut quand même une victime au Pellenc, il garde le copain Meunier et n'a pas l'air de vouloir le foutre eu liberté.

Son crime ? C'est de ne rien savoir, et d'avoir une riche compagne qui ne se laisse pas séduire par les gros sous...

Quels tas de sacripants tout de même, que les jean-foutres de la magistrature ! Tas de salauds, va, notre tour viendra un beau jour, et on ne se contentera pas de vous faire respirer les goguenots... on vous en fera avaler le contenu.

*Un des copains arrêtés et relâché.*



### L'IMAGE POUR LES LOUPIOTS

« Père Peinard, je t'apporte un dessin !... »

C'est un jeune camarade, maniant chouette le crayon, qui me cornait ça dans les oreilles, en tombant dans la pièle, pareil à un boulet de canon.

— Brouffe !... un dessin ?... Montre donc.

— Tiens, tu vois, c'est la suite à l'Image pour les loupiots que t'as publiée l'autre jour ; il m'a semblé qu'il y manquait quelque chose. L'enfant pauvre va-t-il être assez bonne bête pour se contenter de la feuille que lui jette le petit riche ?... Au premier abord, peut-être, — mais au second abord, c'est plus ça !

Pour lors, c'est là que j'ai commencé mon Image : Au numéro un, le petit riche, pour bien se fiche du petit pauvre, après lui avoir donné la feuille, lui dit, de l'air insolent d'un môme gâté et hargneux : « Tu ne peux pas dire merci ?... »

Sur le coup, le pauvre n'y voit que du feu : il a la réflexion longue à venir. Ce n'est qu'au numéro deux, quand le petit riche ayant eu soin de bourrer ses poches de pommes, dévale du mur, que la jugeotte lui vient : « Hein ?... » qu'il fait en serrant les poings.

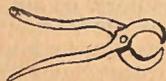
— Oui, je vois, je vois !... Ou plutôt, je saisis, car c'est un peu derrière l'image que ton numéro deux se passe, mais ça ne fait rien ! Au numéro trois...

— Au numéro trois, le petit riche est descendu. Mais il trouve à qui parler ! Le petit pauvre, à qui la moutarde a tout à fait monté au nez, se lui tombe dessus, et lui flanque une raclée aux petits oignons. Dans la trespignée, les pommes roulent par terre ; pour ce qui est du riche, il se contente de se couvrir la

caboche de ses coudes : il n'a même pas le nerf de se défendre ; il lui faudrait quelq'un pour le protéger.

— Chez les grandes personnes c'est pareil : ce quelqu'un s'appelle le gouvernement. Dès que les ouvriers veulent tatouiller un patron, ce sacré singe braille comme un âne, et le gouvernement raplique vivement pour faire taire les ouvriers... A la quatrième, maintenant.

— Eh bien, là, le petit riche a son compte : il se frotte les yeux, en faisant des : « hi, han !... » à n'en plus finir. Le petit pauvre qui avait bougrement faim, a ramassé une pomme, et la boulotte en faisant la nique à l'autre.



### SUS AUX RATICHONS !

Nom de dieu, ça serait rupinskoff, si tous les bons bougres se foutaient à traiter les ratichons, ainsi que viennent de le faire les gas de Bondeville, un riche patelin d'à côté Rouen.

De ce coup, la vermine noire ne serait pas longue à voir qu'il n'y a plus rien à fricoter pour elle ; ça la découragerait.

Si bien, sacré pétard ! qu'il suffirait ensuite d'un bon petit échenillage pour nous en débarrasser complètement.

Mais non ! On est trop jemenfoutistes à leur égard. On se dit : « Peuh, la cléricaille, personne ne coupe plus dans ses boniments. Les corbeaux peuvent manigancer tant qu'ils voudront, ils ne foutront pas des bâtons dans les roues de la Sociale... »

Et si, à ceux qui raisonnent ainsi, vous leur prouvez que cette charognerie est encore bougrement puissante ; que la république, en sacrée pouffiasse qu'elle est, leur fout tous les ans des millions et des millions, jusqu'à plus soif ; que les patrons les soutiennent, les protègent et les imposent aux ouvriers ; qu'au jour d'aujourd'hui, ils ont tellement finassé qu'ils ont accaparé entre leurs griffes le tiers de la terre de France...

Les mêmes jemenfoutistes vous répondent : « mais oui, mais oui ! seulement, ce qui fait la force d'une religion c'est la foi. Or, la foi est de sortie... et n'est pas prête à revenir. Les calembredaines de la Bible, les frasques de Jésus, on fout ça sur le même pied que les histoires de Croquemitaine et de Barbe-bleue... La religion est un commerce... » Et patati, et patata !

Oui, foutre ! tout ça est vrai ! Seulement on perd de vue qu'une mécanique aussi puissante qu'une religion, une foi lancée, va, va... pendant bougrement des siècles et des siècles, si on la laisse aller sans y foutre d'entraves.

Reluquez le volant d'une machine à vapeur ; vous avez beau éteindre la chaudière, le volant ne s'arrête pas sur le coup pour ça, il tourne bougrement longtemps encore, si on n'a pas soin de lui couper la chique.

Pareil c'est pour la religion, nom de dieu !

Tant qu'on laissera les ratichons

bricoler à leur aise, y a pas de pet qu'ils cassent leur pipe d'eux-mêmes.

Il en est d'eux comme de toutes les vermines : faut leur faire une guerre acharnée, sans trêve ni répit, si l'on veut en finir pour toujours.

Eh oui ! Tant qu'on leur laissera quatre sous,

Tant qu'on ne foutra pas leurs églises par terre,

Tant qu'on ne les traquera pas, tpire que des loups,

Y aura rien de fait, nom de dieu !

Le populo pourra rigoler d'eux, se foutre de leur fiole jusqu'à la gauche, ils n'en continueront pas moins à nous ronger jusqu'au sang.

\*

\*\*

Mais, sacré tonnerre du diable, je m'aperçois que j'ai tout à fait perdu de vue ce que je voulais jaspiner aux camaros.

Or donc, ces charognards de ratichons ont réussi, à force de filouter de la galette à des niguedouilles, à construire à Bondeville une boîte à curés.

Ce qu'ils en étaient joyeux, nom de dieu ! C'est rien que de le dire.

« Ah, ah, qu'ils rumaient, on les tient les gas de Bondeville, faudra qu'ils y viennent à la messe, on les y trimballera par le bout du nez... »

Oui, oui, comptez dessus, et boulottez vos pains à cacheter !

L'autre jour, les charognards ont pu voir qu'il n'y a rien de fait de ce côté.

Il s'agissait d'inaugurer la sacrée église : tous les sacs à charbon des environs étaient en branle-bas, il en radinait de partout, foutre ! Le plus beau de la bande, c'est l'archevêque de Rouen, mossieu Thomas, qui a rapliqué à grand tralala.

Y a que les bons bougres qui ne se grouillaient pas, nom de dieu !

Eh foutre, je me gourre : ils se grouillaient, mais en sens contraire.

Fallait voir la gueule des cléricochons, quand le matin de l'inauguration, ils ont trouvée leur boîte toute barbouillée d'inscriptions : « Taverne de voleurs !... Vive la Révolution !... » et un tas d'autres.

Ah, ils ne criaient pas au miracle, foutre non !

En catimini ils se sont mis à nettoyer le fourbi : et je te gratte.. et je te gratte !... c'était bougrement dur à enlever.

Enfin arrive l'heure du processionnement ; y avait pas gras : la cléricaille, quelques vieilles bigottes,.... une poule, — oui, une poule, qui était bougrement recueillie ! — et ça, a été tout !..

Quelle déche, mossieu Thomas.

Par exemple, s'il n'y avait pas un seul type dans les rangs, y avait une foulitude de bons bougres sur les trottoirs.

Et de gueuler

*Le voilà, le Thomas,  
ah ! ah ! ah !*

Ça ne s'en est pas tenu là ; y a eu un vrai charivari, nom de dieu !

Quel bakanal, quand les bons fieus se sont tous foutus à corner aux oreilles de la crapouillerie : « A bas Thomas et sa clique ! Vive la Sociale ! vive l'Anarchie !... »

\*

\*\*

Mille bombes, voilà une inauguration

d'église qui est chouette à la mode!

Et ça n'est pas tout, foutre! Ça n'est encore là qu'une bricole: je suis bien sûr que les gas n'ont voulu que se faire la main.

Et pour preuve, je parie au Thomas son ciboire contre une chopine de piccolo, que s'il veut confier sa crosse au premier gas venu, le camaro se charge de le croiser d'importance.

L'un des deux pétera: l'échine ou la crosse...

### CHOUETTE GAS BOUCLÉ!

Mardi soir la rousse à radiné chez Paul Reclus pour foutre le grappin sur Pauwels, un camaro que les marchands d'Injustice cherchaient depuis deux mois.

Ils l'accusent de s'être torchonné le 1<sup>er</sup> Mai, avec les gendarmes à l'Émeute de Clichy.

Encore un riche gas que les brigands veulent faire crever dans leurs bagnes!



### TRINITÉ D'EXPLOITEURS

A Gruchet le Valasse, un patelin des environs de Rouen, y a entre autres bagnes une sacrée filature où triment 300 bons bougres ou bougresses.

En plus du travail de cheval qu'il leur faut abattre, les ouvriers doivent subir un saloplaud de directeur, que mossieu Forthomme, le patron du bagne, a foutu là pour emmerder son monde.

Tous les pauvres gas rognent après: ils voudraient le voir au fonds d'un puits, mille charognes! Ils ont même envoyé des délégations au singe pour demander son changement.

Autant aurait valu pisser dans un violon, nom de dieu! Le patron se fout de tout ça: un pignouf qui s'entend à faire suer les prolos et à lui gagner de la belle galette. — Ça le botte et il n'en demande pas davantage; il y tient d'autant plus qu'il le paie moins cher qu'un autre.

Alors quoi?... Eh bien, pour se rattraper le cochon de directeur a installé dans une turne qu'il possède, juste en face le bagne, un salaud qui est épice-mard et mastroquet en même temps. Le populo travaillant au bagne n'est pas libre de faire ce qu'il veut de sa galette: faut qu'il s'approvisionne chez le copain du directeur.

Si un bon bougre veut rouspéter, il est saqué illico, de manière que si le grigou d'épicemard veut vendre sa merde et la pisser de sa femme, y a qu'à dire merci!

Et ce n'est pas tout, sacré pétard! Quand une jeune et gentille bougresse ne veut pas subir les mamours du directeur, on lui fout du sale travail, de manière à ce qu'elle ne gagne rien de rien et qu'elle soit obligée de se sauver du bagne.

C'est pas arrivé à une, mais à plusieurs, nom de dieu!

Aussi ce qu'on l'a dans le nez ce mufle de directeur! Ce qu'il y en a qui se promettent de lui faire passer un sale quart d'heure, quand le chambardement arrivera... s'il ne crève pas avant!

### MANIGANCES DE ROSSES

**Chauffailles.** — Non, non, ça ne chauffe pas le fourbi électoral!

Le maire a eu beau convoquer les électeurs, vu qu'il s'agit de remplacer à l' Aquarium un opportunard qui a cassé sa pipe, les bons bougres ne se sont pas dérangés.

S'agissait de nommer des délégués! Mais ça n'a pas biché: les uns disaient, ils sont quarante, d'autres trente... mettons quarante! Tous de la fine fleur de la crapulerie patronale.

A force, ils ont accouché de la nomination de dix pantins, plus pochetés les uns que les autres et l'un d'eux ancien copain, qui préchait Cayenne du temps de la grève.

Oh là là, que ces birbes fricotent! c'est pas les bons bougres qui se laisseront influencer: au lieu de foutre les bulletins dans la tinette, ils sauront s'en torcher chouette le troufignard.

### TRENTE-SIX POIDS...

Et davantage de mesures, sacré nom de dieu!

Et oui, c'est comme ça: les poids changent suivant que vous êtes riche ou pauvre.

C'est ainsi qu'un camaro m'écrivit que dans un tout petiot trou de la Marne, à Corel, il vient de se passer un drame sérieux.

Seulement, comme c'est chez les plus gros richards de l'endroit, qui vivent en grands seigneurs dans la cambrousse environnante, on se garde de faire du pétard autour.

Or donc, y avait dans cette famille une petiotte gironde de 17 ans, gentille au possible... et bien faite pour les bé-cots.

Le comprit-elle, ou ne le comprit-elle pas?...

Ce qu'il y a de sûr c'est que ces jours derniers elle fut subitement indisposée. Vivement on envoya chercher le médecin du village voisin; quand il raplique à la piôle, la jeunesse avait tourné de l'œil.

« Quoi qu'elle a bien pu avoir?... que ruinait le docteur, je vas y voir... »

Mais la mère pleurait toutes les larmes de son corps, ne voulant pas que, pour rien de rien, on touche à sa pauvre fille. Comme le médecin insistait fallut bien le laisser faire.

Il découvrit alors qu'on avait fait avorter la jeune bourgeoise... Le même de trois mois fut dégotté enterré dans un jardin...

Vous pensez, les camarluches, si on en jase dans les environs!

Et tout le monde de se dire que, si ça s'était passé dans une famille ouvrière, on les aurait illico, et sans faire de magnes, tous foutus en prison.

Ce qu'il y a de drôle dans l'affaire, c'est que le ratichon de l'endroit s'est esbigné sans laisser son adresse. L'idée de tous est qu'il a dû confesser trop souvent la jeune et trop jolie bourgeoise.

### COPAIN A LA ROUE

**Boult-sur-suipe** est aussi un petiot patelin de la Marne, où les anarchos, ça grouille, pire que les asticots dans le fromage.

L'autre jour, le camaro en question y va pour gueuler mes flanches.

Ah, mes amis, tous les légumeux de l'endroit braillaient après lui! On aurait dit des cabots après le tondeur de chiens.

Parmi ceux qui gueulaient le plus fort, y avait un rentier qui a été assez roublard pour hériter de ses oncles, et surtout un vieux charbonnier qui aime bougrement foutre 70 kilos de charbon en place de 100.

Ce que le camaro leur a rivé le bec! Ah, nom de dieu, ça n'a pas traîné.



### LES FUTURS MAITRES

Décidément, ça y est, nom de dieu! Le père Peinard est à l'index dans les Ardennes.

Oh, ça n'est pas officiel, mais les pontifes ont manœuvré pour que ça se fasse quand même: débîner en sourdine, c'est plus roublard que de faire du potin.

Pour la première fois, la semaine dernière, Lavaud, a bavé autrement qu'en paroles sur bibi: il a pondu une longue tardine dans l'Emancipateur.

C'est emmerdant d'en venir là: il aurait mieux valu que l'index se continue en dessous, — c'était plus sûr.

Mais voilà, j'ai foutu les pieds dans le plat: il a fallu répondre.

Turellement, le Lavaud braille comme un âne écorché, que je l'ai calomnié. Pauvre serin! j'ai bien d'autres chiens à fouetter...

C'est pas bête, d'ailleurs: c'est le truc du voleur mariole qui se voyant poursuivi, gueule plus fort que tous « au voleur! » De sorte qu'on le laisse passer.

Le type aligne une kyrielle de certificats, — comme si c'est de ça qu'il s'agit! Encore un truc pour déplacer la question... mais j'y reviens, à la question!

D'abord, faut bien le dire, le Lavaud n'a pas le nez creux. Ses bafouillages fourmillent de contradictions.

1<sup>o</sup> Le Père Peinard est un journal dont il ignorait l'existence étant à Paris. (H y a deux mois et demi qu'il est dans les Ardennes).

2<sup>o</sup> Comment diantre, puisqu'il ignorait mon existence a-t-il appris que je suis un bourgeois?

3<sup>o</sup> Ou a-t-il lu (je cite nature) que j'injurais ceux qui, pendant la semaine sanglante en 1871, devant les conseils de guerre, en Calédonie, en exil, furent héroïques?

Lavaud! Lavaud! Je cherche une épithète à te coller... j'en trouve pas: vaut mieux que je t'appelle Lavaud tout court!

4<sup>o</sup> Puisqu'il n'y a que deux mois et demi qu'il me connaît, comment sait-il que je suis un mouchard? Qu'il nomme celui qui lui a répété cette horreur?...

j'attend la réponse dans l'Emancipateur.

A ce propos, que je racorte au Lavaud une petite histoire :

Y a un peu plus d'un an, à Roubaix et à Lille, un chouette zigou, Lorion, emmerdait bougrement les socialos à la manque.

Il les emmerdait d'autant plus qu'il n'avait pas pour deux liards d'ambition : pour rien au monde, il n'aurait voulu une place de conseiller prudent/homme ou de bouffe-galette.

Ne pouvant lui river le bec, les guesdistes serinaient en sourdine : « C'est un mouchard ! Il est payé par Constant... D'ailleurs, Lorion, ça n'est pas son nom... »

Ça n'était pas son nom, en effet : il s'appelait Girier.

En 1883, à Lyon, alors qu'il n'avait encore que 14 ans, il jaspait dans les réunions, — et chouette, foutre !

Pour un discours il passa en jugement ; là où un copain majeur eut paumé 6 mois, lui mineur, fut condamné à être enfermé jusqu'à 18 ans.

Il en sortit vers la fin de 1886. Comme de juste, il se refout à faire de la propagande et pume de nouvelles condamnations... Il s'esbigne à Roubaix et s'y enquille.

Crac ! voilà qu'il lui arrive de nouvelles anicroches avec les enjuponés !

Il se tire des flûtes à nouveau et s'en va au Havre, où il serait encore si les Lavaud du *Cri du Travailleur de Lille* ne l'avaient relancé.

Un jour, ce torchon insère une saloperie indiquant la retraite de Lorion, et en plus le traitant de mouchard.

Illico, Lorion prend le train pour Roubaix, avec l'intention de s'expliquer en réunion publique avec les salauds du *Cri*.

Va te faire foutre ! Les roussins dénichent sa pièle, viennent pour l'arrêter : Lorion leur décharge ses deux revolvers dans la gueule... il est paumé quand même !

Le *Cri* n'en a pas fermé son égout pour ça : le lendemain, il traitait de manigance de la rousse les coups de revolver de Lorion...

Trois mois après, grâce au *Cri*, Lorion attrapait aux assises de Douai dix ans de bagné.

Il y a quinze jours, il était à l'île de Ré ; probable qu'à l'heure actuelle il est embarqué pour la Nouvelle...

Voilà l'histoire, Lavaud ? as-tu seulement compris ?... Les salauds du *Cri* sont dignes de faire des mamours aux Lavauds.

Veux-tu que je te dise ?

Quelqu'un qui a du cœur, y regarde à deux fois avant de traiter son voisin de mouchard... dix fois, il mord sa langue dans la bouche.

Maintenant, à autre chose !

Le Lavaud dit : C'est pas moi qui ai fait la proposition d'index, c'est le cercle l'Étincelle.

Pour une fois, il dit vrai !

Mais, ce qu'il oublie de dire, c'est que, c'est pistonné par le Lavaud aidé de deux autres types (que tous ceux qui sont à la coule des mimacs possibles connaissent) que l'Étincelle a agi.

Je ne nomme pas les deux types en question, afin de leur éviter la peine d'étaler dans l'*Emancipateur* une colonne de certificats de bonne conduite.

Y a d'ailleurs un bout de temps que

l'index se mijotait au cercle l'Étincelle : furieux de voir le Père Peinard se vendre dans leur domaine, les deux types avaient ordonné au copain Thomassin qui vendait le Peinard en même temps que l'Émancipation d'avoir à cesser le Peinard, — sinon on lui retirerait la vente de l'Émancipation.

Les patrons qui veulent que leurs ouvriers lisent *La Croix*, ou aillent à la messe, n'agissent pas autrement que ces tristes possibilieux.

Comme le copain Thomassin n'est pas un gas à subir les avanies et à obéir aux ordres de quelque jean-foutre que ce soit, il n'a rien voulu savoir.

De sorte qu'aujourd'hui, il ne vend plus l'*Emancipateur*.

Il endure de la mistoufle, car la vente de ce canard l'aidait à vivoter, du moins il est libre ! Il n'est pas sous la coupe des petits messieurs des Ardennes qui se figurent sortir de la cuisse de Jupiter, et parlent déjà comme s'ils avaient la France dans leur poche.

..

Oh là là, nous n'en sommes par encore là, foutre !

Si grande qu'en soit leur envie, ils ne tiennent pas encore la queue de la poêle... et j'espère bien qu'ils ne la tiendront jamais !...

Tout de même, je voudrais bien savoir ce que Allemane et ses copains, qui quasi toutes les semaines, dans le *Parti Ouvrier*, font des mamours aux anarchos, pensent des salopises à la Lavaud ?

## COMMUNICATIONS

Camarades,

L'heure est décisive : l'éveil des peuples se fait sentir ; les actes de révolte se multiplient ; les masses se dégoutent des politiciens que, naguère, elles acclamaient et, chose plus caractéristique encore, les chefs socialistes ne captent plus la confiance des foules déshéritées. L'anarchie avec ses grandioses conceptions, son impersonnelle virilité, sa tactique nettement révolutionnaire, sa haine des compromissions, son horreur des demi-mesures, ses tendances scientifiques et ses affirmations rationnelles, l'anarchie seule est capable de mettre au cœur des exploités les haines, les espérances et les énergies libératrices.

Il faut donc faire connaître et aimer notre radiieuse Anarchie.

J'estime qu'il importe d'atteindre ce but en faisant voyager notre Idée un peu partout.

Un journal quotidien, véhiculant sans cesse nos aspirations, serait, sans aucun doute, l'agent le plus efficace d'une pareille propagande.

Mais il faut pour faire vivre un organe journalier, des ressources qui nous font défaut.

Or, un nombre considérable de groupes et de camarades n'ayant maintes fois engagé à faire des conférences, j'ai résolu de consacrer très prochainement quelques semaines à une tournée de propagande.

Je voudrais toutefois entreprendre cette tournée dans certaines conditions que je vous soumets ci-dessous et qui me paraissent de nature à en assurer le succès matériel et moral.

Les quelques centaines de conférences que, depuis trois ans j'ai faites dans un certain nombre de localités m'ont amené à constater que si ce genre de propagande ne correspond

pas souvent aux résultats qu'on est en droit d'espérer, c'est que les compagnons manquent

1° De temps ; 2° d'argent.

De temps ; celui-ci fait défaut aux organisateurs comme au conférencier.

Bousculés au dernier moment par les mille détails qu'entraîne la préparation intelligente d'une conférence, ne pouvant qu'à la dernière heure, disposer des fonds nécessaires au voyage de l'orateur les camarades de province ne sont qu'insuffisamment à même de répandre la bonne nouvelle et de soigner la publicité.

L'orateur ne faisant en général qu'une seule conférence dans la même localité, les frais de son voyage, de la salle et de la publicité doivent être supportés par la recette d'une seule réunion.

Si, au contraire, le propagandiste prend le temps de faire dans la même ville, à deux ou trois jours d'intervalle, une série de conférences, les frais se répartissent entre les diverses réunions qui sont tenues. Il est en outre facile d'obtenir sur le prix de la salle une notable réduction en déclarant au ténancier qu'on prendra sa salle plusieurs fois de suite.

Enfin, la première conférence sert de réclame à la seconde, celle-ci à la troisième, etc.

Notez de plus que quelque puisse être le talent d'un camarade, il lui est impossible en une seule conférence, celle-ci durât-elle 2 ou 3 heures, de développer suffisamment nos idées. Une série de conférences lui permettra de traiter à fonds successivement les diverses questions qui nous intéressent. Par suite, son passage dans une ville ne provoquera plus seulement un emballement éphémère il créera de stables convictions.

Voilà pour le temps. Et l'argent ? Sans argent, on est dans l'obligation de louer une salle exiguë, éloignée du centre, où l'on est mal assis, mal éclairé, et où le public ne va pas, pour peu qu'il fasse un temps désagréable.

Sans argent, il faut se contenter d'un nombre infime d'affiches microscopiques, que personne ne lit.

Sans argent, on lésine sur tout ; on dépense peu, il est vrai, on a un auditoire restreint et la recette est maigre.

Avec de l'argent, au contraire, on retient une salle vaste et bien située. Le public commodément assis prend plaisir à s'y rendre. De grandes et nombreuses affiches font le reste.

N'oubliez pas en outre que le public est porté à croire que le talent du conférencier est proportionné à la dimension des affiches, à la grandeur des lettres de son nom, à l'ampleur de la salle, en un mot à la réclame qu'on fait sur sa personne.

Ce faisant, on dépense trois ou quatre fois plus, mais on a un auditoire dix fois plus nombreux et partant la recette est décuplée.

Il faut en outre constater avec regret que, faute d'argent, les localités dans lesquelles il n'y a que peu de compagnons sont complètement négligées, les villes possédant un noyau suffisant pouvant seules se payer le luxe d'une ou plusieurs conférences.

C'est cependant où la semence anarchiste est à peine jetée qu'il importe de la répandre à pleines mains.

Toutes ces choses vous sont connues. Il m'a cependant paru utile de vous les rappeler.

Eh bien ! Il me semble fort simple de résoudre ces diverses difficultés.

Voici comment :

1° Que partout des listes circulent et des collectes soient faites. Que l'argent ainsi recueilli, soit centralisé entre les mains d'un

compagnon et constitue un fonds commun ;

2° Qu'à l'envoi de la somme soit jointe une lettre me donnant quelques renseignements sur le milieu à agiter les sujets à traiter de préférence, le nombre de conférences à faire, les jours à choisir, bref me fournissant toutes les indications particulières qui me permettront de me concerter aisément avec les intéressés sur les détails ;

3° Muni de ces lettres, je dresserai un itinéraire évitant les pertes de temps et les déplacements inutiles ;

4° Dix ou quinze jours à l'avance, de localité en localité, j'avertirai les groupes intéressés et, après entente avec eux, je leur enverrai les fonds nécessaires à la location de la salle et à la publicité ;

5° Les recettes effectuées à chaque réunion rentreront à la caisse qui aura avancé les fonds ;

6° De retour à Paris, et *tous comptes établis*, s'il y a pertes, chaque groupe supportera celle-ci au prorata de l'avance qu'il aura faite et rentrera, *s'il le demande*, dans la somme qui lui reviendra. S'il y a bénéfice, celui-ci, ajouté aux souscriptions qui ne seront point réclamées, constituera un fonds de réserve affecté à une future tournée de conférences, soit à une œuvre quelconque de propagande anarchiste.

Les merveilleux avantages d'un pareil système n'échapperont à aucun de vous. Aussi, pensé-je qu'il est inutile d'insister.

Quels magnifiques résultats on obtiendrait, camarades, si l'on arrivait ainsi à créer un foyer constant de propagande et d'agitation.

Je suis convaincu que les bonnes volontés ne feront pas défaut.

Mais il importe de se presser. Il ne s'agit pas d'approuver platoniquement ce projet et de se croiser les bras. Il faut se mettre à l'œuvre et de suite.

Le procès de nos camarades de Clicny, procès appelé à un immense retentissement et d'une grande portée révolutionnaire, va se dérouler prochainement devant les assises de la Seine.

Je ne puis quitter Paris avant, mais je désire en partir aussitôt après. Tout retard apporté à mon départ me mettrait dans la nécessité d'écourter mon absence de Paris, car je dois y revenir les premiers jours d'octobre.

Allons, camarades, du nerf, de l'activité. C'est pour la cause que tous nous aimons !

Peut-être la création d'un organe quotidien sortira-elle de là !

SÉBASTIEN FAURE.

NOTA. — Adresser les fonds à Constant Martin ou à Paul Reclus, 21, rue Meynadier, Paris, et la correspondance à Sébastien Faure, 24, Ramey, Paris.

**Alger.** — Les Jeunes vengeurs Algériens, groupe anti-patriote.

Compagnon : Nous avons entrepris une tournée de conférences dans les villages environnant Alger. Nous avons fort à faire vu le peu de groupes qui existent en Algérie. Voulez parcourir au moins 20 villages, nous prions les compagnons et groupes disposant de brochures, journaux, etc, de vouloir bien nous les adresser au plus tôt.

— Les groupes de jeunes gens anti-patriotes qui veulent correspondre avec nous, peuvent adresser tout ce qui concerne le groupe et la propagande au compagnon A. Bonnardot, rue de Tanger, 7 à Alger.

— Le groupe demande au compagnon H. Janoïrs du groupe de Fourmies s'il a reçu sa lettre, il y a environ deux mois. —

De même pour le Journal le Tire-pied de Nancy.

— Le groupe demande *absolument* 40 Pot à Colle, chaque fois qu'il paraît.

**Reims.** — Le copain Poly, 22 rue des Romains a toujours des rasoirs et des ciseaux, à la disposition des têtes d'anarchos.

Ce qui lui a donné l'idée de me faire savoir ça, c'est qu'il a relégué une photographie que le Grelot, un canard bourgeois, a donné de ma tronche, ou qu'on m'a fait des grands cheveux et une barbe dégoutante.

Par amour du métier le camarade voudrait m'équarrir ; si l'occasion s'en présente je ne dis pas non... En attendant qu'il se ratrape sur les camarades !...

**Rethel.** — Le copain Pierrot Courtois informe tous les camarades de Rethel et des environs qu'ils trouveront chez lui, 2 rue Beaufort, tous les samedis, le Père Peinard et la Révolte, ainsi que des brochures socialistes révolutionnaires depuis 0,10 centimes l'exemplaire, ainsi que les journaux quotidiens et hebdomadaires.

Le Père Peinard est crié en ville et porté domicile.

**Nancy.** — Le groupe d'action anarchiste *La Liberté*, se réunira le samedi 25 Juillet, au comptoir de l'Equitation, rue de l'Equitation 36.

Tous les camarades sont invités. — Urgence.

— Le groupe de propagande par l'écrit du 13<sup>e</sup> arrondissement à la veille de faire paraître le Journal *l'Idée Anarchiste* ayant encore besoin de quelques fonds pour arriver à son but, fait un appel à tous les camarades partisans de cette propagande. Il manque très peu, et de la bonne volonté jointe à la nôtre nous fera paraître à la fin du mois.

Hardis donc camarades, plus il y en aura, mieux cela vaudra.

Adresser tout ce qui concerne le groupe, au compagnon Bertrand, 13, rue du Moulin des prés. (Tous les journaux anarchistes paraissant peuvent lui faire parvenir 10 exemplaires).

Le groupe se réunit tous les mardis à 9 h. du soir, salle Viguié, 35, rue du Moulin des prés. Les camarades partisans de notre propagande sont seuls invités.

N. B. — Tous les compagnons du 13<sup>e</sup> sont informés qu'ils trouveront tous les journaux et brochures anarchistes à la librairie Jacques, 9, place d'Italie.

— *La Revanche des Mineurs*, paraîtra prochainement.

Que les Basly, Lamendin et autres Watrin tiennent bien leurs fesses, car il va leur en cuire.

Lutter pour démolir les Compagnies minières, les goujats, les vendeurs : revendiquer, défendre le droit et la liberté des mineurs, telle sera la tâche à laquelle *La Revanche des Mineurs* ne faillira pas.

Envoyer correspondances, abonnements et souscriptions à F. Cuisse, 1 rue Perrée, à Paris.

**Saint-Denis.** — Samedi soir à 8 h. 1/2, réunion, grande cave Lebau, place aux Gueuldres.

**Reims.** — Emile Hamelin crie la *Révolution* et le *Père Peinard* dans la rue et porte à domicile, 9 rue de Champigny.

— Les adhérents à la Bibliothèque Socialiste du XIX<sup>e</sup> sont convoqués pour samedi soir, 25 juillet à 8 h. 1/2 du soir, à la Bibliothèque, 59 rue d'Allemagne.

Extrême urgence : Sujet, du local et du propriétaire.

Les compagnons qui ont des livres, les apporter chez le compagnon Meunier, 16 rue Lully Tollendal.

**Marseille.** — Les Penseurs, groupe Communiste-Anarchiste, organise pour les 29, 30 août et 1<sup>er</sup> septembre, un Congrès International Anarchiste, où tous les groupes et compagnons isolés ainsi que les Socialistes indépendants pourront venir discuter les meilleurs moyens de propagande et de tactique, et surtout les moyens les plus prompts pour arriver à la Révolution Sociale.

Ce Congrès sera divisé en 5 parties dont deux réunions privées.

Deux grandes réunions publiques qui seront données dans la plus grande salle des conférences, et une grande soirée familiale.

Toutes les correspondances concernant le Congrès doivent être adressées aux compagnons Nahon, rue Vacon 60 ou à Maurice, place St-Michel, 37, au bar, Marseille, Bouches-du-Rhône.

— Samedi, 25 juillet 1894, à 8 1/2 du soir, salle du Commerce, 94 faubourg du Temple. Conférence publique et contradictoire par l'abbé Jouet, sur *les Grèves*, leurs causes et leurs conséquences.

Le compagnon Sébastien Faure répondra. Pour les frais, entrée : 30 centimes.

— Les compagnons sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le Lundi 27 juillet, à 8 h. 1/2, rue de Meaux, 43. Ordre du jour : Formation d'un groupe.

— *Aux ouvriers cordonniers et parties similaires.*

Grande réunion publique de la corporation, le mardi 21 juillet, à 9 heures du soir, à la Bourse du Travail, 35 rue J.-J. Rousseau.

Ordre du jour : Discussion sur les provocations patronales et sur la situation des ouvriers de la chaussure.

Organisée par la Fédération ouvrière de la cordonnerie de la Seine.

La Chambre Syndicale ouvrière de la cordonnerie de France,

Le Syndicat des ouvriers cordonniers en talon Louis XV et toutes spécialités,

La Chambre syndicale des ouvriers galochiers monteurs du département de la Seine,

Et le groupe des ouvriers cordonniers du XIII<sup>e</sup> arrondissement.

— *Ligue des Anti-Patriotes*, réunion samedi à 8 h. 1/2 salle Normand, 92, Boulevard Ménilmontant.

Dimanche soirée familiale.

**Petite Poste.** — B. La Machine. — H. Reims. (2). — P. Bourg-fidèle. — P. Rethel. — B. Nazaïre. — B. Mirepoix. — R. Argentan. — B. Segré. — T. Mézières. — G. Gruchet. — M. B. Lyon. — H. Nancy. — B. Nantes. — Bib. S. du XIX. — B. Reims. — P. et H. Rouen. — V. Chamond. — B. La Soye. — B. Cognac. — P. Bordeaux. — M. Armementières. — B. Barcelone. — G. Monthermé. — Reçu galette, merci.

— Blain, Lyon, et L. V. à Sampier d'Arena (Italie). — P. Bernard demande si vous n'avez pas reçu ses lettres ou si c'est que vous ne voulez pas répondre.

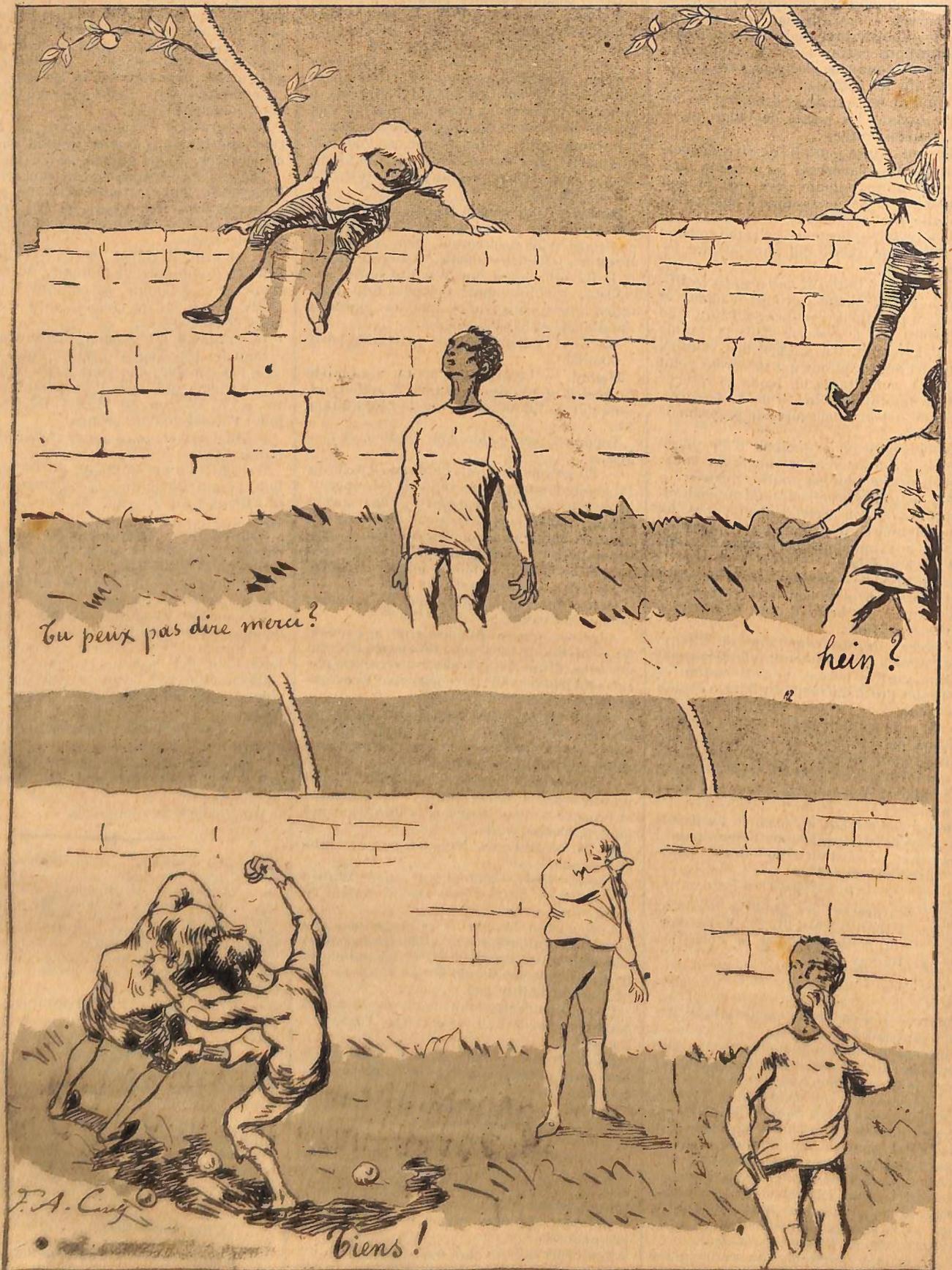
Il demande également à l'ami Mollet à lui donner de ses nouvelles. Poste restante à Gracia, par Barcelona, Espagne.

— L. Fleumalle, reçu, a eu erreur ; tartine passera prochain numéro.

— De même passeront prochain numéro, les tartines envoyées par les copains de Saint-Etienne, Dijon, L'Abresle, Sainte-Florine, Meudon, Cognac, Besançon et Saint-Marcelin.

L'Imprimeur-Gérant : J. SICARD

Imprimerie spéciale du Père Peinard,  
4 bis, rue d'Orsel, Paris.



Moralité de l'Image pour les Loupiots (Voir le N° 120).